

# Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **17 (1923)**

PDF erstellt am: **01.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## REZENSIONEN — COMPTES RENDUS

---

**Dr Paul Wernle. Der schweizerische Protestantismus im XVIII. Jahrhundert.**  
Erster Band, erste Lieferung. Tübingen 1922, Mohr. 4 fr. 50 (prix de souscription ; par l'achat du premier fascicule, on s'engage à se procurer l'ouvrage entier).

Le Dr Paul Wernle a entrepris de nous donner une histoire du Protestantisme suisse au XVIII<sup>me</sup> siècle. L'œuvre sera vraisemblablement de longue haleine. C'est du moins, en l'absence de toute préface, ce que suggère l'indication « premier volume, première livraison », imprimée sur la couverture.

L'auteur, dans un premier chapitre, décrit, sous ses multiples aspects, ce qu'il appelle « l'Eglise d'Etat réformée » (das reformierte Staatskirchentum), voulant souligner par ce mot que le Protestantisme, — et même le Calvinisme, malgré ses visées à plus d'indépendance à l'égard du pouvoir civil, — devait fatalement devenir, pour subsister, une religion d'Etat ou, plus exactement, un rouage dans l'Etat.

M. Wernle commence par rappeler certaines survivances de l'ancien ordre de choses, en matière de nominations ecclésiastiques. Des catholiques, ainsi l'Evêque de Constance ou l'Abbé de St-Gall, continuaient non seulement à percevoir des dîmes dans les contrées protestantes, mais encore à exercer le droit de collature, telle ville, Zurich, par exemple, se réservant de confirmer l'élection ou de présenter une liste de trois ou quatre noms sur lesquels se porterait le choix du collateur catholique. Inversement, des magistrats réformés, en tant qu'héritiers et successeurs des couvents, retiraient des revenus de certaines paroisses catholiques dont ils nommaient les curés.

L'auteur examine ensuite les Eglises protestantes au point de vue de leur organisation, des constitutions cantonales qui les régissaient, des relations intercantionales qui les unissaient entre elles. Il s'arrête assez longuement à l'office des pasteurs : leur élection, leurs revenus, leur ministère sous ses différents aspects ; il décrit le synode, le service divin, l'administration des sacrements, le rite des funérailles ; il examine le catéchisme, il apprécie le chant religieux, la formation scolaire, les écoles de théologie, les universités ; il nous entretient de la visite des églises, des censures ecclésiastiques. Comme on le voit, ce sont les sujets les plus divers que M. Wernle passe en revue. Son mérite est d'autant plus grand que, selon une remarque sur laquelle il insiste, ce n'est pas, en Suisse comme ailleurs du reste, d'une Eglise protestante qu'il faut parler, mais d'un véritable faisceau d'églises individuelles, qui sont loin

dès lors de se caractériser par l'uniformité dans les usages ou par l'unité d'organisation.

Comme il fallait s'y attendre — il en serait d'ailleurs de même dans le catholicisme, — la vie religieuse réformée au XVIII<sup>m</sup>e siècle n'offre rien de saillant. Aussi bien nous contenterons-nous de relever, parmi les nombreux détails rapportés par l'auteur, quelques particularités de nature à présenter, à notre point de vue, un certain intérêt. Si c'est à Lucerne qu'a été prononcée la dernière condamnation pour hérésie, c'est à Glaris, soit donc dans un canton protestant, que s'est déroulé, en 1782, le dernier procès de sorcellerie, avec exécution de l'inculpée. La fête d'actions de grâces n'est devenue qu'en 1794, au moment de la première guerre de coalition, et vu le danger qui en résultait pour notre pays, une fête fédérale, et commune par conséquent aux deux confessions. Antérieurement, soit depuis 1639, date de ses origines, elle était un jour de pénitence et de prière pour les seuls réformés, et qui était fixé d'ordinaire au jeudi de la première semaine de septembre. On sait combien certaines survivances catholiques se sont conservées longtemps. C'est jusqu'à la fin du XVIII<sup>m</sup>e siècle que s'est maintenue à Berne la fête de l'Annonciation. A Zurich et à Berne, on continuait à admettre, à l'usage d'âmes tourmentées, une sorte de confession privée. On n'ignore pas que les magistrats réformés s'étaient substitués, pour les nominations, à l'ancienne autorité diocésaine. Mais ce qui est assez inattendu, c'est de voir se conserver, à ce sujet, le mot de « droit épiscopal » et d'entendre les pasteurs de Thurgovie parler de leur Evêque de Zurich. Dans cette même ville, le Chapitre du Grossmünster subsistait encore au XVIII<sup>m</sup>e siècle et y formait comme un Etat dans l'Etat. C'est le Conseil qui nommait l'Antistes, le Prévôt, les deux archidiacres ; mais c'est au Chapitre que revenait l'élection des deux coadjuteurs et des pasteurs de plusieurs localités du canton.

Avant de passer aux déviations qui allaient successivement se produire au sein des églises réformées, M. Wernle consacre tout un chapitre — le deuxième de la présente publication — à analyser le Protestantisme du début sous son côté intérieur, dans son esprit religieux.

La religion pour nous — inutile de préciser que c'est M. Wernle qui parle — consiste avant tout à se faire une opinion, pressentir et vivre d'expérience (ein Meinen, ein Fühlen, ein Ahnen, ein Erleben). En ce temps-là, continue notre auteur, c'était au contraire et principalement *connaître* la vérité. Ce fut, à des degrés divers, — et bien que, inconsciemment du moins, il s'y rencontrât autre chose, et notamment cette confiance enfantine, si contraire semble-t-il, à ce que « la théorie de la justification a de antihumain », — ce fut l'époque de l'intellectualisme aigu, du dogmatisme, de l'orthodoxie pédante ou plutôt de l'orthodoxisme. La religion, poursuit M. Wernle, ou plus exactement la foi, est essentiellement une confiance, mais qui n'allait pas alors sans un fondement objectif : c'était une confiance *en la vérité*. Le christianisme n'était pas suffisamment vécu. On confondait religion et théologie. On s'en tenait encore rigoureusement à ces données objectives, froides et sèches de l'ancienne tradition : la Trinité, « cette mythologie biblique », ou une donnée aussi réfractaire à toute assimilation que le dogme des deux natures de la Christologie classique.

Plus encore que son dogmatisme, ce que M. Wernle critique dans la Réforme antérieure au XVIII<sup>m</sup>e siècle, c'est l'imperfection des bases de sa morale : éthique intéressée et qui, par la perspective des sanctions immédiates ou futures au moyen desquelles elle cherchait à soulever les âmes, n'avait guère dépassé encore le Décalogue. Ce que notre auteur lui reproche tout particulièrement, c'est sa thèse de la perversité native de l'homme, sa théorie d'une faute originelle — « le mythe de la Genèse » — destinée à expliquer nos tendances mauvaises et jointe à cette affirmation que le Christ, sur la croix, a expié pour nous, « comme si l'expérience de notre responsabilité personnelle ne suffisait pas et n'était pas déjà assez déprimante ». Avec la culture nouvelle qui commençait, devant des satisfactions terrestres plus nombreuses, une existence désormais plus facile et plus sûre, l'ancienne morale, aux allures autoritaires, ne pouvait plus suffire à la tâche. Le XVIII<sup>m</sup>e siècle, le siècle de la réflexion, devait nécessairement, par réaction, substituer au pessimisme théologique d'antan l'affirmation de la bonté naturelle de l'homme. D'impérative et d'hétéronome, la morale allait devenir autonome, se fonder sur la croyance au progrès, se soucier avant tout de pousser l'homme à bien faire en réveillant en lui le sentiment de son devoir, et se caractériser par la préoccupation de développer la personnalité humaine.

Pour n'être pas nouvelles, ces idées n'ont rien perdu de leur audace ; mais surtout elles sont assez inattendues dans une étude d'ordre historique. Nous avons tenu à les résumer non seulement parce que M. Wernle les développe au cours de nombreuses pages, mais en outre parce qu'elles nous expliquent quelques appréciations, à tout le moins discutables, portées, en passant, sur certaines de nos institutions. Il ne saurait d'autant moins être question de les relever ici que — nous tenons à insister — il n'y a pas trace, dans le travail de M. Wernle, de polémique directe à l'adresse du Catholicisme, et que ce sont donc là plutôt des vivacités de langage dues à l'humeur théologique avancée de notre auteur.

Nous comprendrons mieux aussi maintenant sous quel angle, dans le troisième chapitre, celui-là encore inachevé, il aborde l'étude des deux courants séparatistes qui apparaissent successivement au sein du Protestantisme : l'Anabaptisme et le Piétisme. Le deuxième ne correspondait pas assez à notre mentalité pour avoir grand succès chez nous. Quant au premier, ce que M. Wernle lui reproche, c'est de s'être ankylosé trop tôt dans une sorte de légalisme qui provoqua sa perte. L'un et l'autre ont été persécutés avec acharnement par l'Etat et avec la pleine approbation de l'Eglise établie. Le Protestantisme, en effet, était demeuré une institution ecclésiastique, et M. Wernle estime qu'il ne faut pas trop le déplorer. Il ne peut néanmoins se défendre de constater que les sectes, par leur préoccupation de se séparer nettement du reste des humains, étaient mieux dans le véritable esprit de la Réforme ; il ajoute même : plus conformes à la lettre de l'Evangile, à la voie étroite qui conduit au salut.

Le travail de M. Wernle, en tant qu'il se maintient dans le domaine de l'histoire, s'annonce comme une œuvre de haute valeur. Un mérite de l'auteur, c'est de ne s'être pas noyé dans les détails insignifiants pour s'en tenir à ceux qui étaient plus caractéristiques. Cela ne l'empêche pas de nous présenter, sur

chacune des questions traitées, un tableau suffisamment fouillé et toujours vivant. Il a utilisé non seulement toutes les études parues : monographies, travaux d'ensemble, articles de revues ; il a consulté en outre les inédits, les correspondances, les archives cantonales. La première livraison permet de bien augurer du reste de l'ouvrage. M. Wernle nous aura donné, du Protestantisme suisse au XVIII<sup>m</sup> siècle, une étude définitive.

L. WÆBER.

**Ernst Staehelin, Der Jesuitenorden und die Schweiz.** Geschichte ihrer Beziehungen in Vergangenheit und Gegenwart. Basel, Helbing und Lichtenhahn 1923, VI u. 158 S. 4 Fr.

Diese Studie mit politischem Hintergrund hat bis jetzt in der Tagespresse bei Protestanten (*Walter Köhler*, in Sonntagsblatt Nr. 50 der Basler Nachrichten vom 31. Dez. 1922, *Ernst Gagliardi*, in der Neuen Zürcher Zeitung Nr. 125 III, vom 28. Januar 1923), wie auch bei Katholiken (*Dr. von Moos*, in der Literarischen Warte der Neuen Zürcher Nachrichten Nr. 1/2, vom 3. Februar 1923) eine recht freundliche Aufnahme gefunden. Der evangelische Kirchenhistoriker von der theol. Fakultät in Zürich, lobt an ihr, daß sie unpolitisch, unbefangen und rückhaltlos sei, während der Zürcher Profanhistoriker darin eher einen Mangel sieht ; doch der kathol. Rezensent der N. Z. N. erblickt in dieser Loslösung von der politischen Seite ebenfalls einen Vorzug, einen bedeutenden und wohlthuenden Fortschritt ! Der protestantische und der katholische Theologe gehen erfreulicherweise einig in der Ansicht, daß der Ideenkampf durch die weltanschauliche Einstellung bedingt und deshalb auch auf diesem Gebiete auszutragen sei, und dieser Ansicht möchte ich mich auch anschließen.

Das flott geschriebene Werk löst bei einem Katholiken gemischte Gefühle aus und sollte eigentlich in erster Linie von einem Theologen gewürdigt werden, da auf diesem Gebiete die Differenz der Auffassung scharf und schroff zu Tage tritt, während der eigentlich historische Teil zu prinzipiellen Beanstandungen keinen Anlaß bietet. Der Verfasser beherrscht die einschlägige Literatur souverän und versteht auch, sie geschickt und am richtigen Orte zu verwenden ; Lücken oder Verstöße von Bedeutung sind mir nicht aufgefallen ! Auch leitet ihn ganz offenkundig ein ehrliches Streben nach Gerechtigkeit und Objektivität in der Beurteilung des Jesuitenordens und seiner Vertreter seit den Zeiten ihrer ersten Niederlassung in unserem Lande bis hinunter zu der allerneuesten Gegenwart, in der Würdigung der von ihnen der Kirche und Jugend-erziehung, der Propaganda gegen Andersgläubige, wie in den Heiden-missionen geleisteten hervorragenden Dienste, ihres Kampfes gegen Un-glaube und Aufklärung. In dieser Hinsicht ist die Abhandlung eine wahre Fundgrube des Wissens und ein bequemer Leitfaden für die Geschichte der Jesuiten in der Schweiz, wie wir ihn gründlicher und handlicher kaum wünschen könnten, und wie er auch dem katholischen Historiker und

Politiker geradezu unentbehrlich sein wird. Frei von jeder gewollten Einseitigkeit zieht er vor allem katholische Quellen und selbst ganz entlegene katholische Literatur heran, so daß kaum etwas von Belang seinem eindringlichen Spürsinn entgangen sein dürfte. Das gibt dem Buche einen unvergänglichen Wert und verschafft ihm einen eigenen Reiz; nur möchte man einem gewissen Bedauern Ausdruck geben, daß kein katholischer Gelehrter ihm auf diesem dankbaren Gebiete zuvor gekommen ist.

Ohne näher auf die Einzelheiten einzugehen, möchte ich noch einige kritische Bemerkungen anbringen. Die Würdigung der Jesuitengymnasien ist recht sachlich; nur würde eine Vergleichung mit den gleichzeitigen protestantischen Gymnasien vielfach sein Urteil modifiziert haben. Was er an den Katholiken jener Zeit tadelt, findet sich oft genug auch bei den Protestanten, ohne daß sich dort auch alles fände, was den ersteren zum Vorzuge gereicht, bis zur « Dogmatischen Gebundenheit », von der weder Zwinglianer noch Calvinisten frei waren, was St. sicherlich nicht wird behaupten wollen! (S. 29.) Daß die erste Aufgabe des Gymnasiums sein soll « einen freien und weiten Geist » zu vermitteln, werden nicht alle modernen Pädagogen unterschreiben (28); ich meinte es käme da vor allem auf solide Kenntnisse und eine gute Erziehung an; das weitere ist der Universität vorzubehalten! Die Bulle *Pastoralis Romani Pontificis*, datiert vom 13. Januar 1630 und nicht 1631 (S. 25).

Zitate wie S. 39, Anm. 29 und 101, Anm. 23, sollten nicht aus zweiter Hand entnommen werden, wo Verf. doch die erste kennt und auch benützt. Über die Predigt der Jesuiten in Freiburg gibt auch die dem Verfasser entgangene aus unmittelbaren Quellen geschöpfte, aber wenig bekannte Monographie: « Die deutsche Seelsorge in der Stadt Freiburg », Urkunden und Aktenstücke, Freiburg 1893, wertvolle Aufschlüsse. Daß die Jesuiten an der Escalade in Genf schuld seien, wird vom Verfasser als selbstverständlich behauptet (S. 77) ohne einen Versuch des Beweises. Gehört dies nicht etwa zur Legendenbildung über eine römisch-spanische Konspiration gegen Genf? Über die Errichtung schweizerischer Freiplätze am Kollegium Borromaeum in Mailand (S. 9), ist vor allem *Liebenau*, Der hl. Karl Borromäus und die Schweizer (Monatrosen, 1884–85), zu berücksichtigen, über die Anfänge des Jesuitenkollegs in Luzern *Sebastian Gräter*, Das Collegium in Luzern unter dem ersten Rektor P. Martin Leubenstein, 1574–96, Luzern 1905, für Freiburg die Quellenpublikation von *J. Schneuwly* und *J. J. Berthier*, Projets anciens de hautes études catholiques en Suisse, Fribourg 1891. Über die auch die Schweiz berührende Jesuitenniederlassung an ihrer unmittelbaren Grenze in Konstanz, worüber die Monographie von *Gröber*, Geschichte des Jesuitenkollegs in Konstanz, Konstanz 1904, ausführlich berichtet, schweigt Verfasser, desgleichen über den mißglückten Versuch, auch in Arbon eine Niederlassung zu errichten, vgl. Gröber, S. 99. Für die Ordensidee (S. 26) waren mehr die Statuten als Paulsen zu berücksichtigen. Gretser als « wütenden Protestantenkämpfer » zu bezeichnen (S. 27), ist wohl kaum gerechtfertigt in Anbetracht dessen, daß er in dieser Hinsicht viel



verleumdet wurde. Wenn die Jesuiten bereits 1726 in Luzern und Solothurn Geschichte als eigenes Lehrfach eingeführt hatten (S. 27), so waren sie damit den protestantischen Gymnasien zuvorgekommen!

Über Zimmermann und Crauer (S. 99) wäre zu vergleichen der Aufsatz von *J. Wassmer* in *Monatrosen* LIII (1919), Nr. 7, 8, 10; über Chorherr Fontaine die Studie von *Schordevet* in *Annales fribourgeoises* VIII (1920). Dem Urteil eines abgefallenen Katholiken und ehemaligen Jesuitenschülers (S. 112 ff.) über die Methode der Jesuiten wird ein zu großes Gewicht beigelegt, da die Objektivität eines solchen Zeugen zu beanstanden sein dürfte, während umgekehrt die bei *Siegwart*, Leu von Ebersoll, S. 460 ff., abgedruckten amtlichen Zeugnisse verschiedener Regierungen und Behörden über die Wirksamkeit der Jesuiten vom Verfasser ignoriert werden! Daß im Jahre 1842 in Freiburg etwa 120 Jesuiten gewirkt haben sollen (S. 107), ist entschieden ein Irrtum und nur so zu erklären, daß alle Novizen, Brüder und studierende Kleriker, die im *Catalogus provinciae Germanae superioris* für dieses Jahr aufgeführt werden, mitgezählt werden; an Professoren dürften es nicht einmal 40 gewesen sein! Über die Einführung der Jesuiten in Freiburg (S. 14) gibt jetzt auch Band VII der von *Otto Braunsberger* herausgegebenen *Epistulae et Acta beati Petri Canisii (Friburgi Brisgoviae 1922)* neue und beachtenswerte Angaben.

In einem undatierten Schreiben von Peter Canisius an seinen Bruder Theodor (Nr. 1836), Rektor des Kollegs in Dillingen, vom Febr. bis März 1573, ist die Rede von einem gewissen Joh. Brunner « concionatore Zwingliano in Turgavia », der zu konvertieren wünschte und für dessen Versorgung sich C. bei Herzog Albrecht V. von Bayern verwendete. Derselbe, gebürtig aus dem Toggenburg, studierte 1553 Theologie in Zürich, 1556 in Marburg, wurde 1558 Helfer in Küsnacht bei Zürich, gelangte von da auf Empfehlung Bullingers als Professor nach Heidelberg, kehrte aber bald wieder in die Schweiz zurück und fand hier durch Verwendung seiner Freunde Stellung als protestantischer Pfarrer, erst in Mayenfeld (Graubünden) 1567, dann in Hüttlingen Thurgau (1570). Durch Förderung von C. und nach inzwischen erfolgtem Übertritt kam er Herbst 1573 als Professor der Philosophie und des Hebräischen nach Ingoldstadt, das er aber 1577 bereits wieder verließ. Er wurde unterm 25. Februar 1579 an der Universität Freiburg i. Br. immatrikuliert als « Joannes Brunner, Tockenburgius, Turgavus, dioc. Constant., philosophiae magister ejusque professor, laicus ». Er erlangte dort die Professur für Griechisch und Hebräisch und resignierte aus Gesundheitsrücksichten am 9. Oktober 1587. Wir möchten die vom Herausgeber angeführte Literatur über ihn noch ergänzen durch *Leu*, *Helvet. Lexikon* IV, *Mörikofer* in *Thurgauische Beiträge* IV bis V, S. 26 (Verzeichnis der evangel. Geistlichen des Kt. Thurgau), *Hermann Mayer*, *Die Matrikel der Universität Freiburg i. Br.* I. Bd. 575, Freiburg 1907. Wiederholt wird B. auch erwähnt im Briefwechsel Bullingers mit den Graubündnern herausgegeben von *Schieß*, *Quellen zur Schweizergeschichte*, Bd. XXV. Bullinger bezeichnet ihn als « non indoctus sed utinam modestus », und an anderer Stelle (220): « doctus est, sed animus ei inest negotiosus. »

*A. Büchi.*

**R. Steck und G. Tobler. Aktensammlung zur Geschichte der Berner Reformation, 1521–1532.** Herausgegeben mit Unterstützung der bernischen Kirchensynode, Bd. I u. II. Bern, K. J. Wyß Erben, 1923. 1551 S.

Die zwei ersten Lieferungen dieses monumentalen Quellenwerkes zur bernischen Reformationsgeschichte hat bereits eine Anzeige gefunden in Bd. XIII, S. 256 dieser Zeitschrift. Heute liegt das Werk vollendet vor in zwei stattlichen Bänden mit Personen-, Orts- und Sachregistern, nachdem der eine der beiden Herausgeber, Professor Tobler, inzwischen mit Tod abgegangen ist (1921), für den dann Prof. Dr. Türlér in die Lücke trat. Zweck war die möglichst vollständige Darstellung der Berner Reformation aus ihren unmittelbaren Quellen. Über die befolgten Editionsgrundsätze hätte etwas mehr gesagt werden dürfen, ebenso über die Herkunft der abgedruckten Stücke im allgemeinen, während an der Publikation Stürlers die Kritik nicht gespart wird. Das meiste Material ist dem bernischen Staatsarchiv entnommen, neben den meist ungedruckten Stücken auch solche, die bereits und zuweilen schon mehrfach gedruckt sind, wie z. B. Nr. 386; hier wäre ein Hinweis auf den bisherigen Abdruck angezeigt. Es scheint mehr die Form eines substantiellen Auszugs mit Weglassung aller Formalien als der des Regestes gewählt zu sein. Wie weit derselbe wörtlich aus dem Original übernommen ist, läßt sich leider mangels aller bezüglichen Angaben im einzelnen nicht feststellen. Die Textwiedergaben scheinen genau und hinreichend ausführlich zu sein. Im Register wären die Varianten der Namen, die in der alphabetischen Reihenfolge berücksichtigt wurden, jeweilen in Klammern, der heute gebräuchlichen Form beizufügen gewesen. Auch wäre das Ortsregister noch mehr zu differenzieren und das Sachregister noch ausführlicher zu gestalten gewesen. Lucens und Lopsingen sind identisch und darum zusammen zu ziehen. Daß bei der Fülle des Stoffes von erläuternden Fußnoten abgesehen wurde, ist begreiflich. Der Inhalt ist sehr reich und verschiedenartig; wir erfahren sehr viel Neues über Kirchen und Klöster, Stifte und Wallfahrtsorte, Bräuche und Mißbräuche, führende Persönlichkeiten in Kirche und Staat, im evangelischen Lager vor allem aber auch solche der Katholiken, zur Personal- und politischen, zur Kirchen- und Kulturgeschichte. Auch für uns Katholiken ist diese Quellensammlung ein unentbehrliches Hilfsmittel und eine reiche Fundgrube zur schweizerischen Reformationsgeschichte.

*Albert Büchi.*

Vom **Kirchlichen Handlexikon**, herausgegeben von Generalvikar Michael Buchberger, hat die Verlagsbuchhandlung Herder & Co. in Freiburg i. Br. mittels des sog. « Manulverfahrens » (Näheres über diese Herstellung in Herders Konversations-Lexikon, II. Erg.-Bd.) einen textlich unveränderten Neudruck herausgebracht. Der seit Jahren unter dem Klerus und in religiös-wissenschaftlich gerichteten Kreisen stetig wachsenden Nachfrage nach diesem in seiner Art einzigen Nachschlagewerk kann somit wieder Genüge geschehen. (Mai 1923.)